

Paroles paroles

Paulo Coelho, le Genevois

L'écrivain brésilien vit une bonne partie de l'année à Florissant. «J'ai eu un coup de foudre à retardement.»

Etienne Dumont

Pour vivre heureux, vivons cachés. Paulo Coelho ne se dissimule pas, mais son appartement genevois ne se remarque guère de l'extérieur. Si le nom figure à côté de la sonnette, il faut arriver au deuxième étage d'un immeuble moderne de Florissant pour découvrir la chose. Ce duplex (ou triplex, mon degré d'intimité n'est pas allé jusque-là) se retrouve entouré d'un jardin courant devant des portes-fenêtres. Il a été aménagé sur les toits voisins...

Le décor intérieur évoque celui des revues sur papier glacé. Nous sommes au royaume du noir et blanc. Un plaid crème est soigneusement plié au bout d'un interminable canapé. Un lustre néo-baroque pend au-dessus d'une table genre ébène. Tout est net. Tout est propre. Sous l'éclat du soleil, un grain de poussière se verrait à dix mètres. Il n'y en a donc pas. Cela n'empêche pas un employé, vite interrompu par un rugissement de Paulo Coelho, de tenter de passer l'aspirateur.

**Paulo Coelho, vous avez accepté de
dédier vos livres à la Fnac.**

C'est la suite d'un vieux contact. J'y suis déjà venu en 2009. La première fois, je ne sais pas pourquoi j'ai accepté l'invitation. Vous savez, je suis sollicité de partout. Et quand je dis partout, il s'agit du monde entier. Au début, bien sûr, j'acceptais tout. Puis j'ai commencé à devenir sélectif. Maintenant, je dis systématiquement non.

«Je me sens bien sûr responsable de chaque mot de chacun de mes livres, mais je n'ai pas de disciples. Je ne suis pas un gourou»

Paulo Coelho Escritain

Mais cette fois, vous avez dit oui.

Cela s'est passé au Salon du livre, au mois d'avril. J'ai retrouvé les gens de la Fnac. Ils ont su me persuader. D'accord pour le 1er juin! Mais une signature uniquement, avec une seule interview au préalable. C'est celle que je suis en train de vous donner.

Depuis quand êtes-vous à Genève?

2007. Depuis que j'ai eu le succès auquel ma femme ne croyait pas au départ, j'ai toujours eu plusieurs maisons. J'ai ainsi habité dans un village de 200 âmes, dans les Hautes-Pyrénées. Un endroit presque impossible à trouver pour les journalistes. En France, j'avais bien sûr un appartement à Paris. Ce qui me manquait, c'était une base européenne. Je suis tombé sur Genève. J'imaginai quelque chose avec des vaches tout près. Mon avocat s'est occupé de me faire obtenir un permis de séjour. Et j'ai déménagé.

Comment vous en trouvez-vous?

Surpris. Je me suis senti bien, ce qui n'était pas prévu au départ. Je dirais que je suis tombé amoureux de la ville à retardement. La communauté brésilienne me permet d'y retrouver mon pays. De manger brésilien, par exemple. Je fais de la marche. Je tire à l'arc. Cela suffit pour rendre heureux.

**Vous vous faites volontiers
photographier tirant à l'arc.**

Parce que c'est important pour moi! Je ne suis pas un méditatif, du type immobile. J'ai trop besoin d'activité. La discipline japonaise du kyuzto me convient parfaitement. Elle mêle tension et détente. Elle possède un caractère physique et fugace à la fois.



Paulo Coelho: «Je fais des phrases courtes, afin de laisser au public la plus grande place à son imagination. Le lecteur a le droit de fabriquer son roman en se projetant un peu de lui-même.» MAGALI GIRARDIN

Biographie

Paulo Coelho est né le 24 août 1947 à Rio de Janeiro. Il a toujours voulu devenir écrivain. Ses parents le font interner dans un hôpital psychiatrique à 17 ans. Il sera relâché à 20 ans. A 23 ans, il entreprend un tour du monde. Le Brésilien revient en 1972 au pays, où il se fait connaître comme parolier de chansons. Brièvement emprisonné par la dictature brésilienne en 1974, Coelho devient journaliste. Il publie son premier livre en 1987. En 1988 sort *L'alchimiste*, qui connaît un succès mondial. Le livre se vend par dizaines de millions d'exemplaires de par le monde. Coelho a depuis écrit *Le démon et Mademoiselle Prym* en 2000, *Onze minutes* en 2003, *Le Zahir* en 2004. Ses deux derniers ouvrages en date restent *Brida* en 2010 et *Aleph* en 2011. Paulo Coelho est marié avec Cristina depuis plus de trente ans. **E.D.**

Mais ne vous concentrez-vous pas à votre petite table d'écriture?

Je n'ai aucune discipline en la matière. Je ne m'oblige pas à écrire chaque jour, du moins pour un roman. Côté critique, je vis en fait sur un double rythme. Il y a les ouvrages de fiction, que j'écris à raison d'un tous les deux ans environ. Je viens d'en terminer un, qui n'a pas encore de titre. Et puis Facebook et Twitter me permettent d'entretenir le contact avec mes fans.

Mais dans vos romans, vous écrivez de toute manière en phrases courtes!

Cela vient du fait que j'ai commencé comme parolier au Brésil. Dans une chanson, vous avez trois minutes pour convaincre. Vous devez gratter pour aller à l'essentiel. J'aime bien l'idée. Moins vous en exprimez, plus vous obligez l'auditeur ou le lecteur à imaginer. Mac Luhan l'a écrit, il y a déjà longtemps. Il existe les médias chauds et les médias froids. Si tout l'espace se trouve déjà rempli par l'auteur, on arrive à quelque chose de très, très froid.

Chiffres

Ce qui impressionne avec Paulo Coelho, c'est les chiffres. Ils donnent le vertige. «Au 31 décembre 2011, j'avais vendu 147 millions d'exemplaires.» Les livres de Paulo Coelho, publiés d'abord au Brésil en portugais, puis dans le reste du monde, sont traduits en 59 langues. Ils ont valu à leur auteur 8 416 926 amis sur Facebook. La moitié environ de gens sur Twitter. «Je maintiens ici le contact.» Quand vous tapez sur Google, vous obtenez 24,3 millions d'occurrences. Pour donner une idée, Madonna en a 298 millions. Mais elle chante!

Paulo Coelho reçoit aussi un courrier électronique impressionnant. «Je dirais 1000 mails par jour. Autant dire que je ne les lis pas tous, surtout quand je suis à Cannes ou à Davos (Forum économique), qui restent les deux pauses que je m'oblige à faire durant l'année.» **E.D.**

Comment se passe au fait pour vous l'élaboration d'un roman?

Je le rumine. Je cherche. Je conçois. Je corrige. Tout se passe dans ma tête. Je me mets à mon ordinateur quand je me sens mûre. Je pose la première phrase. Le fil d'Ariane se déroule. Je m'accroche douze, quatorze heures par jour. Il me faut arriver à la fin le plus vite possible. Je ressens un besoin d'aller-coucher. Ce genre d'opération doit avoir lieu, sinon la mère et l'enfant meurent.

Avec «Onze minutes», le temps moyen d'une passe, vous avez écrit un roman sur la prostitution à Genève...

Cela s'est passé après mon premier Salon du livre à Genève, où l'hôte de marque était le Brésil. J'ai été amené à faire certaines rencontres. Je suis poussé par la curiosité. Il en est sorti une envie de fiction. Un déclin. Je pensais à une sexualité imparfaite qui deviendrait parfaite au fil des pages.

**Nous voilà arrivés à la spiritualité qui
entend traverser votre œuvre.**

Je pense que les gens sont plus ou moins portés à la spiritualité. C'est comme la foi. Il y a ceux, comme moi, qui l'ont et ceux à qui elle restera étrangère. Cela dépend de la relation que les êtres humains entretiennent avec le monde. De leur capacité d'imagination aussi. Certaines personnes verront partout signes ou symboles. D'autres ne décollent pas de l'apparente réalité.

On vous voit souvent comme une sorte de gourou.

Vraiment? Ce n'est pas mon impression. Je me sens responsable de chaque mot de mes livres, mais mes lecteurs ne sont pas des disciples. Je les vois comme des compagnons d'un voyage parfois initiatique.

Revenons à l'objet livre. Vous dites croire à l'avenir du livre virtuel.

Je pense que c'est une progression naturelle. Une progression qui invite les gens à modifier leurs comportements. Refuser le livre virtuel, pour moi, c'est un peu comme si les moines du Moyen Âge s'étaient révoltés en voyant débarquer l'imprimerie, alors qu'ils calligraphiaient si bien les lettres à la main.

Mais qu'est-ce que ce mode doit changer?

C'est tôt pour répondre. Je me contenterai de donner des exemples. Vous êtes au Gabon. Vous avez besoin d'un ouvrage introductif là-bas. Vous le téléchargez. Il y a aussi le problème de distribution. La librairie, vous le savez comme moi, ne va pas bien. Elle est amenée à se concentrer sur les ouvrages qui se vendent le mieux... Comme les miens. Le téléchargement devrait permettre la diffusion de textes n'intéressant que quinze personnes au monde. La pensée pourra plus facilement voyager.

Comment vous expliquez-vous votre succès planétaire?

Je ne me l'explique pas. On peut facilement découvrir les causes d'une faillite. Elles sont souvent claires. Le succès, en revanche... Tout ce que je sais, c'est que je connais un véritable triomphe depuis vingt-cinq ans. Regardez les listes de best-sellers. J'y suis en 1990. Vous m'y retrouvez en 2000. Je reste présent en 2012. Les autres auteurs de la liste ont en revanche changé. Je tiens, moi. Mais je ne sais pas vraiment pourquoi.

Pourriez-vous être autre chose qu'un écrivain?

Non ! Et encore non ! C'était mon rêve. Il a été difficile à réaliser. Mes parents m'ont mis dans un asile psychiatrique tellement mon idée leur faisait peur. J'ai eu la chance de m'imposer, alors qu'un être humain sur dix écrit en espérant de se voir publié. J'ai matérialisé mon besoin de partager. Avec ce que cela suppose d'illusions, bien sûr ! On n'est jamais compris de l'intérieur. Chacun vous lira à sa façon.

Paulo Coelho,
Fnac, Rive, Genève,
le 1er juin à 16 heures.

